Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 46 (1938)

Heft: 1

Artikel: Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud : 8. Un lausannois, médecin consultant de Louis XIV, Henri Gras (1592/3-1665)

Autor: Olivier, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-36089

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Geschichte der Schweiz im neunzehnten Jahrhundert, I, 89-90. — E. Mottaz, *Un prisonnier d'Etat sous le régime bernois,* R. H. V., 1897.

[8] Voir les décisions prises à ce sujet par le gouvernement provisoire de Fribourg les 15 et 23 mars 1798, dans Strickler, *Actensammlung,* I, nos 1403 et 1414, p. 420 et 422.

[9] Dans une lettre à Bergier de Joutens, Laharpe avait exprimé le même désir. Cf. P. Vaucher, *Un mémoire inédit de F. C. de la Harpe,* dans l'*Indicateur d'histoire suisse,* 1892, p. 353-354.

[10] Voir les procès-verbaux de cette assemblée électorale aux Archives de l'Etat de Fribourg, *République Helvétique.*

[11] *Ibidem,* p. 19.

[12] *Ibidem,* Correspondance de l'Assemblée électorale 1798. Concept.

Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud

par E. OLIVIER.

8. Un lausannois, médecin consultant de Louis XIV, Henri Gras (1592/3-1665)

Lausannois et médecin d'un roi de France, voilà deux qualités qui ne s'accordent pas trop bien à première vue ; l'une des deux a dû s'effacer devant l'autre. C'est en effet ce qui est arrivé. Lorsque Gras parvint aux honneurs, les liens qui l'unissaient à sa première patrie s'étaient fort relâchés, si même elle tenait encore une place dans ses souvenirs ; il ne se donne plus pour Lausannois mais pour Lyonnais. Il n'en fut pas moins de Lausanne et bourgeois authentique ; Lausannois en vertu d'un acte qui, dans notre pays, atteste l'union la plus étroite entre citoyen et cité. Certains auteurs français,

peu au courant de nos traditions et sachant qu'il y avait eu, dans le passé de notre médecin, quelque chose qui le rapprochait de nous, l'ont exprimé en le disant « né à Lausanne ». Ce qui ne me paraît pas certain, et qui est, d'autre part, loin de rendre exactement la nature et la force du lien en question.

Ce qui m'a surtout engagé à chercher qui avait bien pu être ce concitoyen d'il y a trois siècles, est que son souvenir s'était perdu chez nous. Il n'y était plus représenté que par un document dont on ne savait trop que faire malgré la netteté de son témoignage, le diplôme de licencié en médecine de Montpellier, décerné le 7 mars 1619 à Henri Gras, de Lausanne en Suisse française [150]. Serait-il possible de faire cristalliser d'autres éléments autour de ce noyau ; de reconstituer du gradué de 1619 une silhouette moins fragmentaire ? Qu'était-il avant ce grand jour ; que devint-il ensuite ? — Tels étaient les problèmes que le parchemin montpellierain posait devant nous. A mesure que nous avancions dans nos recherches, le Lausannois Gras faisait place au Lyonnais Gras; notre modèle s'éloignait d'autant plus que sa figure se précisait davantage. Si bien qu'en définitive il nous paraît plus distant et plus étranger, maintenant que nous le connaissons mieux, que lorsqu'il n'était encore qu'un point d'interrogation au bas d'un diplôme. Nous n'allons pas renier pour cela celui qui fut nôtre. D'autant moins que dans ces siècles lointains le nombre des médecins qui quittèrent le pays pour faire carrière au-dehors fut extrêmement petit ; j'entends, des médecins gradués, car nos petits chirurgiens militaires couraient alors en quantité les routes d'Europe, et quand ils n'y laissaient pas leurs os, se fixaient parfois là où le hasard les avait conduits.

Henri Gras, Lausannois.

Mis en éveil par le document des Archives cantonales vaudoises, nous avons commencé par fouiller les registres du Conseil de Lausanne autour de 1600. Déception complète ; aucune mention d'un Gras, ni Henri ni autre. Les notaires lausannois, entre 1500 et 1605, dépouillés par feu H. Chastellain, ne contiennent pas le nom Gras. Double silence de mauvais augure. S'il ne peut annuler le témoignage formel de 1619, il montrait du moins que la famille n'avait pu avoir de nombreux représentants ni occuper une situation très en vue.

A ce moment, Gras lui-même vient nous encourager : le 1er septembre 1613 il se fait immatriculer à l'Université de Bâle, faculté de médecine, *Henricus Crassus, Lausanensis Helvetio-Gallus;* il dispute l'année suivante; le 15 février 1615 il soutient sa thèse de doctorat [151]. A peine gradué il se rend à Montpellier où il refait de A à Z ses études médicales. Pendant ces six années passées dans les deux universités, au moment où son esprit prend la forme qui lui convient et se fixe, il n'a pas cessé, ses diplômes en font foi, de se déclarer, officiellement, originaire de Lausanne. A quoi vint enfin s'ajouter la confirmation obtenue des archives de la ville [152] : le 29 octobre 1595 honorable Jean Gras, fils d'honorable Jean Gras, de la ville de Chatellodon en Bourbonnoix [Châteldon, dans le Puy de Dôme, au sud de Vichy], est reçu bourgeois moyennant 100 florins. Or, par la dédicace de la thèse de Bâle, nous apprenons que le père de Henri se nommait Jean. C'est donc ce père qui acquiert en 1595 la bourgeoisie de notre ville, et pour son fils du même coup. A cette date, Henri doit avoir deux ou trois ans. La date de l'arrivée de la famille à Lau-

sanne n'étant pas connue et les registres d'état civil étant — lorsqu'ils existaient — tenus très irrégulièrement, nous ne trancherons pas la question de savoir si Henri est né (à Châteldon ?) avant l'établissement de son père à Lausanne ou après. Cela ne nous importe guère. Dès 1595 il est membre de la bourgeoisie de cette ville et le proclame jusque dans sa vingt-sixième année.

Jean, le père, était marchand, nous apprend la dédicace de la thèse de Bâle, mais il n'est plus à Lausanne en 1615, il est à Lyon. Il y est même dès avant 1609, car le 1er mai de cette année Henri Gras est promu à l'académie de Genève, et là il s'inscrit déjà comme Lyonnais [153]. Il ne figure pas au Livre du recteur de Lausanne. Nous pouvons en conclure que Jean Gras, notre bourgeois de 1595, est reparti pour la France dans les premières années du XVIIme siècle; se trouvant à Lyon pendant que son fils doit faire ses humanités, il est naturel qu'il le place non à Lausanne mais à Genève, dont le Collège a plus de réputation et qui est en relations d'affaires constantes avec Lyon. Et ces diverses allées et venues sont, il est à peine besoin de le relever, la suite des troubles suscités en France par les guerres de religion. Ce sont eux qui ont chassé Jean Gras avant 1595. Trois ans après l'acquisition de la bourgeoisie lausannoise, l'Edit de Nantes vient proclamer (13 avril 1598) en faveur des réformés une tolérance acceptable ; Jean Gras en profite pour regagner sa patrie, en voie de pacification. Mais pour élever son fils dans les préceptes réformés, il le confie à Genève.

Si Jean Gras ne paraît pas avoir possédé de maison à Lausanne, il ne semble pas non plus être arrivé à Lyon à une notoriété marquée. Son fils, en 1615, le qualifie de très intègre négociant («mercator apud Lugdunenses

integerrimus»), ce qui, dans le style hyperbolique des dédicaces, est un peu mince. Natalis Rondot, dans le volume qu'il a consacré aux protestants de Lyon [154] et où il cite nombre de membres des diverses professions, passe Jean Gras entièrement sous silence. D'autre part, Henri ne fut pas son seul enfant ; car en 1631 Clermonde Gras, fille de Jean, épousait Matthieu III Spon [155], des Spon venus d'Allemagne à Genève d'abord puis à Lyon ; il était frère de Charles Spon (1609-1684), le médecin et humaniste, correspondant de Gui Patin, que nous retrouverons tout à l'heure. D'après la date de son mariage, Clermonde semble être une sœur plutôt qu'une nièce d'Henri. Quant à l'autre membre de la famille que mentionne la dédicace de la thèse de Bâle, son « coryphée » François Gras, oncle de Jean, fort réputé docteur en l'un et l'autre droit, rien ne nous permet de savoir où il a vécu ; il ne s'est jusqu'ici rencontré dans aucun document de Lausanne ni de Lyon.

Les études de Gras furent, nous l'avons vu, d'une longueur impressionnante, puisqu'il a parcouru deux fois au complet le cycle de la médecine. Longueur qui n'est point due à sa paresse ; au contraire, témoignage de son ardeur au travail jamais assouvie. Il ne s'arrêtera même pas avant d'avoir conquis le doctorat en philosophie. Lorsqu'il arrive à Bâle en automne 1613, je ne crois pas qu'il y ait trouvé de camarade vaudois dans sa faculté. Les trois qui l'y ont précédé, Aubery, Bulet et Descombes, présents en 1609 et 1610, étaient vraisemblablement partis ; après lui il faudra attendre huit ans l'inscription d'un nouveau candidat en médecine du Pays de Vaud. Dans les autres facultés ou les collèges, par contre, une douzaine de nos compatriotes se font immatriculer entre 1613 et 1615 ; avec ceux qui, entrés en 1611 ou 1612,

étaient peut-être encore présents, ils seraient une vingtaine au plus. Une bonne amitié s'établit entre Gras et l'un d'eux, le Payernois David de Dompierre, futur pasteur à Môtiers dans le Vully. Pour le surplus, comme on se liait surtout entre camarades de la même faculté, Gras n'a pas trouvé à Bâle — et naturellement, bien moins encore à Montpellier — un milieu propre à renforcer ses attaches avec le Pays de Vaud. La faculté avait trois professeurs, chiffre habituel ; deux étaient des hommes de haute valeur, l'anatomiste et botaniste Gaspard Bauhin et le clinicien Félix Plater; mais celui-ci mourut en 1614.

Le moment du doctorat arrivé, Gras présenta une thèse [156] qui, quoiqu'il ait par la suite publié au moins quatre ouvrages, est le seul écrit qui soit vraiment de lui; il ne se borna pas, comme c'était assez souvent le cas, à défendre un texte établi par un de ses professeurs. C'est ainsi lui-même que nous trouvons dans ces pages, tel qu'il était à vingt-trois ans ; ou plus justement, car il est à peine débarrassé du moule de l'école, on y verra d'abord les influences qu'il a subies et ensuite ses bonnes intentions et l'idée qu'il se fait de la culture médicale. Ces *Endoxa paradoxa* sont un bon spécimen du genre tel qu'on le comprenait alors. Gras y réunit douze propositions dans lesquelles l'art de guérir ne tient aucune place. Ce sont des thèses abstraites : sur la valeur de la philosophie en médecine ; sur l'impossibilité de mélanger les « éléments », c'est-à-dire le chaud, le froid, le sec et l'humide ; sur la non-existence d'un tempérament exactement équilibré, etc. Gras ne saurait admettre que l'humide radical soit d'origine céleste, ni que les esprits vitaux soient chauds au plus haut degré ; il défend ses idées par une dialectique truffée de termes grecs et à

l'appui de laquelle il invoque les philosophes de l'antiquité autant que les ouvrages de ses maîtres bâlois. Les sarcasmes pleuvent sur les ignorants adeptes de sectes ou sur le barbare Cacophrastes — lisez Paracelse. Il tient à se faire son opinion personnelle et ne craint pas de critiquer les idées reçues ; mais sans sortir de la tradition classique et en empruntant ses arguments à la philosophie beaucoup plus qu'à l'observation directe. Une fois, pourtant, une seule, il consent à se fier à cette dernière : refusant d'admettre que l'épiglotte joue un rôle dans la formation de la parole, il justifie sa manière de voir par la constatation que les oiseaux chanteurs sont dépourvus de cet organe. Par contre, lorsqu'il affirme que le corps vitré de l'œil possède une couleur propre — ce que d'autres contestaient — il ne se base point sur un examen direct et détaillé mais sur un syllogisme abstrait : un objet sans couleur ne peut être vu ; or on peut voir le corps vitré ; donc il possède une couleur !

Comme toute thèse d'alors qui se respecte, celle-ci est accompagnée de pièces de vers fournies par patrons ou camarades et consacrées à l'éloge du candidat. Une mythologie baroque, un langage ampoulé, les calembours fleurissent dans ces productions. Pendant les trois années que Gras vient de passer en pension chez de bons bourgeois de Bâle, il avait eu pour camarade un Silésien qui soutiendra à son tour sa thèse une semaine plus tard. Chacun d'eux y va, pour l'autre, de son morceau. Celui que Gras offre à son ami est une merveille de complication, où le grec se mêle au latin, dans une accumulation de mots bizarres et des personnages mythologiques les plus insolites ; le tout, sous un titre anagrammatique qui donne d'abord le nom du candidat, puis fait allusion au sujet de sa thèse, la fièvre quarte : *Antonius Faber*

— *An notus a Febri ?* — David de Dompierre, que nous avons déjà mentionné, célèbre pour sa part Gras dans une pièce dont l'acrostiche se double d'un anagramme, les dernières lettres des vers donnant *Henricus Grassus* et les premières *Is surgens charus ;* ces mêmes trois mots ressortent encore en caractères spéciaux dans le texte. Obligé de disposer d'un G à la fin d'un vers, Dompierre n'a rien trouvé de mieux que de couper en deux un mot grec, dont la seconde moitié est rejetée au début du vers suivant. Telles sont les absurdités auxquelles pouvait aboutir, chez ces jeunes gens studieux, un excès mal dirigé d'admiration pour un passé dont ils ne savaient plus goûter la noble simplicité. Du moins faut-il reconnaître que Gras se montre travailleur ardent et sait du grec et du latin autant qu'en savaient les médecins lettrés d'alors, c'est-à-dire beaucoup plus que nous autres n'en savons aujourd'hui.

L'étape bâloise heureusement franchie, le jeune docteur se rend à Montpellier. Pendant quatre ans il va y repasser par toute la filière des études et des examens puis ajouter à son second diplôme médical un doctorat en philosophie [157]. Montpellier dispose de six chaires de médecine et pas de trois seulement comme Bâle ; supériorité plus apparente que réelle, la majorité des titulaires étant à cette date des nullités. Des deux professeurs qui travaillent, Jean Varandal est un honnête compilateur ; seul François Ranchin, qui est en même temps chancelier et signe à ce titre le diplôme du 7 mars 1619, assure à la faculté quelque lustre ; en qualité de mécène autant et plus que par ses ouvrages. Il fait à ses frais reconstruire l'amphithéâtre, orner la faculté, remettre en état le vieux collège dit de Mende, où logeaient une douzaine d'étudiants pauvres. Il peut se permettre ces libéralités, car

il n'a pas d'enfants mais de beaux revenus, grâce à trois bénéfices ecclésiastiques qu'il conserve contre toute légalité, étant marié [158].

Montpellier s'empara de l'étudiant. Il voue à sa nouvelle *alma mater* une affection qui ne se démentira plus. Quarante ans plus tard il estime encore que le plus grand service que l'on puisse rendre à l'art médical est de publier ce qu'ont laissé les bons auteurs, ceux de Montpellier surtout [159]. C'est précisément à quoi il va occuper une partie de ses forces — et probablement de son argent — au cours de la seconde partie de sa vie.

Henri Gras, Lyonnais.

Riche de l'acquis de ses longues études, ce n'est pas dans la petite Lausanne que notre médecin va se fixer; il est naturellement attiré par Lyon où vivent d'autres membres de sa famille. La grande ville industrieuse et cultivée abrite une modeste colonie protestante qui, sous le régime de l'Edit de Nantes, vit en paix ; c'est là qu'il va se fixer. Nous pouvons l'y suivre, grâce aux témoignages que lui-même a laissés de son activité, auxquels des documents contemporains apporteront sur divers points des précisions bienvenues.

Il publie au moins quatre ouvrages [160], entre 1624 et 1658 ; par eux nous apprenons qu'à la première de ces dates il est déjà agrégé au Collège des médecins de Lyon, tandis qu'à la seconde il en est le vice-doyen, et médecin consultant du Roi très chrétien et du Sérénissime prince de Turenne ; qu'il est docteur en philosophie aussi bien qu'en médecine ; qu'en septembre 1657 il est dans sa soixante-quatrième année, ce qui place en 1593 environ sa naissance.

Ces livres qui paraissent par ses soins ne sont pas de lui ; il n'en est que l'éditeur. Leur choix répond à ses goûts ; ils sont entièrement dans la ligne traditionnelle et tous dus à des maîtres de Montpellier. Deux de ceux-ci ont été ses professeurs, Varandal et Ranchin. Ranchin est d'ailleurs bien vivant et en pleine activité en 1627, en sorte qu'on ne comprend pas pourquoi il se décharge sur un autre du soin de publier le recueil de ses opuscules ; une note de l'imprimeur relève même que s'il y a eu des retards, ce n'est pas à lui qu'ils sont dus mais à l'ami auquel l'œuvre avait été confiée... Varandal et les Saporta, au contraire, étaient morts lorsque parurent leurs œuvres, Jean Saporta depuis vingt ans, Varandal depuis quarante, Antoine Saporta depuis cinquante. Il fallait une foi robuste pour croire à la valeur actuelle de leurs écrits après de si longs intervalles ; leur intérêt devait être fortement évaporé lorsque Gras les mit au monde. Il n'y ajoute pas de notes mais prend soin d'établir le texte sur les manuscrits, même pour ceux des écrits de Varandal qui avaient déjà été imprimés.

Entre la prise de la licence à Montpellier (1619) et le premier témoignage de sa présence à Lyon (1624) s'intercalent cinq années où l'on supposera Gras travaillant la philosophie à Montpellier puis exerçant la médecine deux ans au moins dans quelque bourg ou petite ville, comme l'exigeaient les statuts du Collège des médecins de Lyon. Pour y être admis, il fallait en outre subir un examen devant les confrères, en présence des magistrats. Les membres étaient tenus de donner aux pauvres des consultations gratuites. Le Collège était chargé d'inspecter les pharmacies ; une fois par mois il se réunissait pour parler science, entendre quelque mémoire, discuter des maladies régnantes [161]. L'agrégation valait un titre

de noblesse; les agrégés étaient en droit de revendiquer la qualité de nobles [162]. C'est en 1657 que Gras fut choisi comme vice-doyen [163].

Je ne sais, par contre, au juste quand il est devenu médecin consultant du roi très chrétien. Cela s'est fait entre 1628 et l'automne de 1657. Louis XIII étant mort en 1643, il se pourrait que Gras eût déjà rempli cette charge au cours de son règne. Charge vénale, d'ailleurs, et qu'il avait dû acquérir à beaux deniers comptants ; grâce à quoi le titulaire pouvait la conserver d'un monarque à l'autre. Une pension de 400 livres par an y était attachée... sur le papier ; car Patin prétend en 1655 que « depuis dix ans les médecins par quartier n'ont rien touché ou très peu... le premier médecin même est mal payé de ses appointements » [164]. S'il en était ainsi pour ceux qui figuraient en tête du surabondant état-major médical de la cour, on serait étonné que notre Lyonnais ait souvent palpé ses 400 livres. Des huit médecins par quartier de chez le roi, ajoutait Patin, « il n'y en a pas un qui ne voulût avoir vendu sa charge et retenir l'argent qu'il y a mis ». Gras partageait-il ce sentiment ? Il estimait probablement que l'honneur du poste valait bien un sacrifice. Je suppose, d'autre part, qu'il n'a jamais eu à conseiller le souverain. Si je ne me trompe, les médecins consultants de Sa Majesté, répartis dans toute la France, n'entraient en fonction que si le roi tombait malade dans la région où ils exerçaient, occasion qui, autant que je sache, ne s'est pas présentée pour Lyon [165].

Voilà ce que, laissé aux seules ressources fournies par Gras lui-même et nos recherches, nous avions peu à peu glané sur la carrière de notre concitoyen à Lyon. Et voici ce que nous pouvons y ajouter et que nous devons presque

entièrement à M. Henri Joly, conservateur en chef des bibliothèques de la ville de Lyon, auprès duquel le professeur H. Meylan avait bien voulu appuyer notre demande[166]. M. Joly ne nous a pas seulement signalé diverses sources; il nous a fourni des extraits, des copies, des renseignements inédits, avec une bonté dont nous lui sommes vivement reconnaissant.

Commençons par deux brèves constatations négatives: Gras n'a pas été médecin de l'un ou de l'autre des grands hôpitaux lyonnais, l'Hôtel-Dieu ou la Charité; et son nom, pas plus que celui d'autres médecins, ne figure pas dans les récits, par trop sommaires, de la grande peste qui désola Lyon en 1628 et 1629. Il était pourtant sûrement présent puisque agrégé dès avant 1624[167].

Par les lettres de Patin à Spon et Falconet, par celles de Spon à Patin, nous prenons part à nombre de menus événements de la vie de notre médecin. C'est en novembre 1643 que Patin entend pour la première fois parler de lui, Gras ayant dirigé une cure d'eaux du vieux ministre de Charenton, Dumoulin, pour lequel Patin eut ensuite « le bonheur de consulter » après le retour du patient à Paris. Dès lors c'est entre eux, par le canal de Spon, un échange de nouvelles de toute sorte. Ils se verront chaque fois que Gras vient à Paris, où il était appelé tantôt pour un procès, qu'il perd, tantôt auprès de Turenne ; ils boivent ensemble — petitement, car Patin est fort sobre — à la santé de leurs amis communs, les Falconet. Surtout, ils s'envoient des livres. Gras procure à Patin le curieux *Antidémon de Mascon* (1653) du ministre François Perrault, et un autre ouvrage introuvable, *De monarchia microcosmi,* imprimé à Orange et dont l'auteur, le médecin Restaurand, était, au dire de Spon, digne des pe-

tites maisons tout en se croyant plus sage que Galien. Patin se revanche par le don des dix-sept « lettres des jansénistes », soit les Provinciales, dont plusieurs manquaient à Gras.

Bons procédés, que ces amis passionnés des livres — Patin en trafiquait même en contrebande — accompagnent de baisemains et d'éloges réciproques. Assurez M. Gras, écrit Patin en 1654, « que je serai toute ma vie son très humble et obéissant serviteur. *Novi hominem et quanti sit ponderis apprime intelligo* »... Serment de bibliophile, qui n'est pas plus solide que bien d'autres. Gras n'eut-il pas l'imprudence, dînant chez Patin (15 octobre 1659), d'opiner que « nos chirurgiens tirent trop de sang à la fois »... Pour le doyen de Paris on n'en tirait jamais assez ! Puis Gras était peut-être trop persuadé de l'importance de sa personne, et Patin ne résiste pas à l'envie de le dégonfler : « M. Gras dira tout ce qu'il voudra, mais je n'ai ouï parler de lui à personne. Je pense qu'il ne réformera non plus notre médecine que l'état politique de l'Europe. » Et lorsque la nouvelle de sa mort arriva à Paris, Patin, à son habitude, versa une bonne dose de venin dans la brève oraison funèbre qu'il consacre à son ami : « Enfin vous avez perdu M. Gras ; il étoit temps qu'il mourût. Il étoit trop bourru et sa mauvaise humeur ne lui a pas peu aidé à quitter ce monde. Il avoit pourtant du mérite; mais il eût bien fait de vivre comme les autres hommes[168]. » Un bougon solennel, un rat de bibliothèque pédant[169], il se peut que ce soit ainsi qu'il faille se représenter notre érudit médecin, vers la fin de sa vie, faute d'avoir eu une femme pour le polir et des enfants pour l'aider à conserver les yeux et le cœur ouverts. Mais Patin est si méchante

langue qu'on n'acceptera pas ses propos comme parole d'évangile.

La bibliothèque de Gras, du moins, était renommée, si lui-même l'était moins qu'il ne le croyait. Le P. Jacob lui attribuait en 1644 onze à douze cents volumes in-folio et trois à quatre mille de moindre format ; elle était remarquable par le choix des livres autant que par leur nombre. Patin se préoccupe du sort de ces trésors après la mort de leur maître; déjà le 23 mai : « On parle ici de la mort de votre M. Gras et de sa belle bibliothèque » ; puis le 7 juillet : « On m'a dit que M. l'archevêque de Lyon veut acheter la bibliothèque de M. Gras et la rendre publique à Lyon. Dieu lui en fasse la grâce... et qu'après sa mort il seroit canonisé ; voilà ce que je souhaite à M. votre prélat, et, en attendant cela, longue et heureuse vie pour lui et les siens. »

Pendant la période lyonnaise de la vie de Gras, ni lui ni les protestants de Lyon en général n'eurent à se plaindre de la situation qui leur était faite en raison de leur confession. Ce n'est que plus tard que débutèrent les vexations qui s'aggravèrent progressivement jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes.

Rondot nous apprend que plus de quarante réformés ont exercé la médecine ou la chirurgie à Lyon au XVIIme siècle ; une demi-douzaine abjurèrent. « Une seule charge n'était pas accessible aux médecins réformés, celle de doyen du Collège des médecins. C'est ainsi que Spon a refusé d'abjurer pour obtenir cette distinction et que Falconet a été élu à sa place[170]. » Si l'on en croit Rondot, Charles Spon, décédé à Lyon au début de 1684, dix-huit mois avant la révocation, n'en fut pas moins compté comme coreligionnaire fugitif, ce qui permit de saisir ses biens en 1686. Cela donnerait — si le fait est exact —

la mesure du chemin parcouru dans le quart de siècle qui suivit la mort de Gras. Ajoutons qu'aucun apothicaire ne pouvait appartenir à Lyon à la confession réformée [171].

* * *

Il est temps de prendre congé. — « Monsieur Henri Gras, notre concitoyen d'antan, permettez que nous vous tirions notre révérence et vous baisions les mains. Vous avez coiffé de multiples bonnets doctoraux. Votre agrégation au Collège des médecins de Lyon, dont vous fûtes même le vice-doyen, vous valut la qualité de noble. Vous avez été conseiller médical du Grand Roy et d'un maréchal de France. Tout en poursuivant votre bonheur personnel, vous avez contribué au bien public ; vous accordez aux pauvres des soins désintéressés, vous êtes un travailleur zélé, un amant et défenseur des seulés bonnes doctrines — les vieilles — vous ne reculez devant aucune peine pour les étudier et les défendre ; vous aimez les livres, même et surtout les gros livres ; vous donnez votre argent pour en publier. Ne vous a-t-il rien manqué? Il veut nous sembler que la folle du logis a oublié de vous visiter ; que vous manquez de charme ; que toute votre vie vous êtes resté un élève, sans réussir à devenir un maître, planté sur ses propres pieds et voyant de ses propres yeux. Faisons-nous erreur ? C'est, vous le voyez, ignorance et non malice. Veuillez donc être assez indulgent pour nous excuser.

« Et croyez-nous, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur. »

NOTES

[150] En fort mauvais état, avec des parties qui ont disparu ; mais le nom, Henricus Grassus, apparaît souvent, et la qualité de *Lausannæus Helvetio Gallus* est attestée. — A. C. V.

[151] Le professeur W. von Speyr a eu la bonté de dépouiller pour moi les matricules de l'Université de Bâle, ce qui a permis d'y constater Gras.

[152] Registre des bourgeois, D/438.

[153] *Livre du recteur de l'Académie de Genève,* p. 74.

[154] V. note 166.

[155] *France protestante,* 9 (1859), 312 ss., article Spon. Je ne vois pas comment on peut concilier ces précisions avec l'indication que A. Péricaud donne à deux reprises (v. note 166) que Charles Spon et Henri Gras étaient cousins. On retiendra du moins que les deux familles étaient alliées. On sait que Jaques Spon, fils de Charles, lui aussi médecin et en plus historien et archéologue renommé, ayant quitté Lyon à la veille de la révocation de l'Edit de Nantes, passait par notre pays lorsqu'il tomba malade et mourut à l'hôpital de Vevey, le jour de Noël 1685.

[156] *Endoxa paradoxa philosophica medica miscellanea,* 12 p. 4°. Bibl. de Bâle, Disput. med. 1612-15, n° 31. — Pas moins de douze caractères différents, grecs ou latins, sont utilisés pour le titre complet, qui occuperait une dizaine de lignes de notre texte.

[157] D'après le titre de son édition des *Opuscula* de Ranchin, 1627.

[158] Ces indications sur Montpellier et ses professeurs, d'après J. Astruc, *Histoire de la faculté de Montpellier,* 1767.

[159] Dédicace de son éd. de *Varandæus,* 1658.

[160] Voici, abrégés, leurs titres : Antonii Saportæ, *De tumoribus præter naturam* libri V. — Joannis Saportæ, *Tractatus de lue venerea.* — Lyon, P. Ravaud, 1624 ; les deux ouvrages ensemble 710 p. plus 10 f. non paginés, in-12. — Francisci Ranchini, *Opuscula medica,* Lyon, P. Ravaud, 1627, 731 p. in-4°, plus 10 f. au début et 16 à la fin, non paginés. — Joannis Varandæi, *Opera omnia ;* Lyon, Christophe Fourmy, 1658 ; in-fol. CCXXVIII + 834, p., plus 8 f. non paginés au début et 9 à la fin. — Remarquons que Gras a peut-être édité d'autres ouvrages encore. Comme il n'en est pas l'auteur, son nom ne figure pas aux index des recueils bibliographiques ; c'est par hasard qu'en feuilletant Astruc *(op. cit.,* 242, 251 ss.) et la *Bibl. med. pract.* de Haller (II, 181, II, 339), je rencontrai des mentions de Gras, ou même une fois Gros.

[161] Dr Come Ferran, *La médecine de Lyon au XVIIme siècle.* Bull. Soc. française d'hist. de la médecine, 1935, 183 s.

[162] Prof. Guiart, *Les historiens de la médecine à Lyon.* Ibid., 1933, 359.

[163] *Lettres de Charles Spon à Guy Patin,* dans Pierre Pic, *Guy Patin,* Steinheil 1911, p. 241. — Plusieurs mentions de Gras se trouvent dans ces lettres, qui vont de nov. 1656 à mai 1659 ; aux p. 206, 222, 241, 243, 245, 253, 259, 268, 270, 286. Spon n'y fait pas d'allusion à sa parenté avec Gras. Certaines de ses lettres, comme celles de Patin aux dates correspondantes, montrent que l'agrégation n'allait pas toujours toute seule. En 1657 et 1658, donc pendant le vice-décanat de Gras, un litige violent fut soulevé par le candidat Basset ; le Collège, injurié par lui, le fit emprisonner. L'affaire fut portée devant le Parlement de Paris où le Collège dut envoyer un délégué.

[164] *Lettres de Gui Patin,* éd. Reveillé-Parise, II, 227 ; à Charles Spon, 30 nov. 1655.

[165] Sur les médecins du roi, leur hiérarchie, leurs appointements, etc., v. A. Franklin, *Les médecins* (p. 170 ss., 190 ss.), dans la série *La vie privée d'autrefois;* P. Delaunay, *La vie médicale aux XVIme, XVIIme et XVIIIme siècles* (1935), 210 ss. — Louis XIV avait plus de 80 médecins attachés à sa personne, dont 60 à 66 médecins consultants. — Sur les maladies du Roi Soleil, v. Ch. Daremberg, *Louis XIV, ses médecins, son tempérament, son caractère et ses maladies,* p. 198-252 du vol. *La médecine, histoire et doctrines,* Paris 1865.

[166] Voici les principales de ces indications (Lettres des 28 janvier, 3 et 4 février 1937, et annexe). Breghot du Lut et Péricaud aîné : *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire.* Paris et Lyon, 1839. — Ant. Péricaud l'aîné : *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon depuis la mort de Louis XIII jusqu'au mariage de Louis XIV,* Roanne 1858-1860. — De Péricaud est aussi l'article Henri Gras de la *Biographie universelle Michaud* (1857), auquel nous avons déjà fait allusion (note 155) ; très bref, il donne, malgré des erreurs de détail, une bonne impression d'ensemble. — Le P. Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques,* Paris 1655. — Les *Lettres de Gui Patin,* déjà citées, aux médecins lyonnais Charles Spon et André Falconet, mentionnent Gras à diverses reprises, I, 302, II, 133, 134, 469 ; III, 148, 157, 507, 537, 542 s. [je donne ces indications, celles de l'index étant incomplètes]. — Natalis Rondot, *Les protestants à Lyon au XVIIme siècle ;* Lyon 1891 (cf. note 154).

[167] M. Joly a bien voulu examiner la relation de l'épidémie due au père jésuite Jean Grillot et dont il existe deux versions, française *(Lyon affligé de contagion,* 1629) et latine. Aucun nom de médecin n'y est cité. — Petrequin, *Aperçu historique sur l'enseignement médical à Lyon,* 1863, p. 37 ss., note que Lyon perdit en cette année 8 médecins dont Claude Magnin est seul nommé et 70 chirurgiens dont les noms sont perdus presque tous.

[168] Cette lettre, III, 507, est placée à la date du 21 janvier 1665. C'est 2 juin qu'il faut lire, comme l'a relevé Péricaud. Le décès est

du 22 ou 23 mai (Péricaud, Rondot) ; à 73 ans. Une lettre de Patin du 23 mai (III, 537) fait une première allusion à l'événement.

[169] Spon rapporte deux plaisanteries de lui qui sont rien moins que plaisantes, p. 243, 253.

[170] Renseignement fourni par M. le Dr Come Ferran, in lettre H. Joly, 3 février 1937.

[171] B. Reber, *Beiträge z. Gesch. der Pharmacie,* 1898-9, p. 9 ; d'après J. Vidal, *Histoire de la pharmacie à Lyon,* 1892. Cela explique pourquoi la profession ne figure nulle part dans Rondot.

Le catalogue d'une librairie lausannoise au XVIIIme siècle

Les amateurs de livres, et plus généralement les curieux du passé, savent que les objets anciens, de leur nature éphémères, sont ceux qui présentent le plus de rareté. Ainsi, pour nous en tenir aux produits de l'imprimerie, les livres scolaires, les ouvrages pour l'enfance, les almanachs, les journaux et enfin les catalogues de librairie dont un, qui n'est pas sans intérêt pour Lausanne, est l'occasion des lignes qui suivent.

C'est le « Catalogue des livres qui se vendent chez Jean Mourer, libraire, Lausanne 1789 ». Brochure sans couverture de 112 pages petit in-8°, assez délabrée à l'extérieur, mais dont l'intérieur est encore en bon état, si l'on tient compte de son âge et du peu de soins que l'on donne ordinairement à ce genre de publications. Quand l'auteur de ces lignes en a fait l'acquisition, par correspondance, il espérait y trouver, J. Mourer étant aussi éditeur, la liste des ouvrages provenant de son activité dans ce domaine. De ce point de vue, le catalogue lui réservait une